

Faute d'avoir à qui parler durant mon repas, j'ai lu deux pages d'un traité de St Augustin sur la grâce que je n'ai point comprises... J'avais encore une bouchée à expédier, et la dernière ligne de ma lecture à faire, quand deux habitants sont venus apporter leurs rentes. Me voilà maintenant à visiter leur bled, à voir s'il est sec, net, *bon, loyal et marchand*. Après, devant mes propres yeux, je l'ai fait mesurer dans le hangar. Revenu à la maison, j'ai porté cette transaction sur deux livres, et j'ai donné quittance. J'ai retenu quelque temps encore les censitaires pour les questionner à la fin d'apprendre s'ils avaient vendu ou acheté des terres hors la connaissance des seigneurs, et par ce moyen j'ai découvert qu'ils étaient tous deux en faute, ayant, l'un et l'autre, grandement péché contre la loi des *lods et ventes*. J'ai pris acte de ce qu'ils m'ont dit, et n'ai pas manqué de leur faire une verte semonce.

Les voilà partis ; bon, me dis-je, une affaire de plus a été terminée ! Je songe alors qu'à la campagne le dîner presse toujours sur les talons du déjeuner ; j'y pouvois, ainsi qu'à d'autres petits détails du ménage indispensables.

Déarrassé de ce train, je m'affubie de ma *grosse tête* et chausse mes sabots, et je vais voir si l'un de mes chétifs serviteurs, enfant du sol, comme disent les patriotes, avance à battre le grain, ce que je le presse fort à faire, et si un autre bouche bien les trous des étables pour la protection des animaux contre les rigueurs de l'hiver qui s'avance.

Revenu de ma promenade et à peine réchauffée, voici venir deux *sucriers*, — remarquez le joli terme, c'est ainsi qu'on appelle dans nos montagnes les gens qui font du sucre d'érable. — Ils viennent me demander à louer des sucreries, mais elles ont appartenu à d'autres ; on n'est pas certain si ces locataires veulent les remettre au seigneur ; consciencieusement, il faut s'enquérir d'eux de la chose. Mes aspirants locataires y vont, et puis ils me rendent réponse quelque peu entortillée. Pour faire les choses absolument suivant les règles, je les fais aller consulter le garde forest, et lui, aussi prudent que moi, les fait revenir vers moi ; bref, je ne conclus point avec eux ; voilà, cependant, deux grandes heures consumées pour rien ; je m'en chagrine, je suis toute ahurie, et, de plus, toute enfumée, car chaque locataire ou chaque censitaire avec lequel j'ai la bonne chance de conférer a épousé une pipe à laquelle il est très fidèle.

Je m'assieds toute abasourdie ; pourtant au bout de quelques moments, mes idées se rassemblent, et elles me représentent qu'il n'est pas à propos de me reposer ainsi. Sur cela, je m'approche de mon pupitre, et je me mets à travailler à une Requête à la Chambre d'Assemblée dont mon mari a jeté six lignes, en anglais, sur le papier, et mon frère, trois en français, mais écrites en caractères hiéroglyphiques. J'ajuste ces éléments hétéroclites de mon mieux. Au bas de la Requête, ces mots : " Tel que le plan annexé le démontre, " me rappelle que mon travail n'est pas terminé. Mon mari l'a tiré, sans doute, avant son départ, mais il faut en faire un autre pour le Conseil Législatif, puis un troisième pour le Gouverneur. Je me mets en frais de copier le premier, et de laver, ensuite. J'avance joliment dans cet ouvrage, quand le jour vient à tomber ; je n'y vois plus clair, je dépose mon compas et mon pinceau, et j'ordonne qu'on mette un cheval sur la carriole : il faut absolument que j'aille à un petit quart de lieue, avant la nuit, dire un mot à un certain homme. En conséquence, je m'apprete, me jetant un manteau sur les épaules ; mais quoi ? je me sens faible, je ne sais ce que c'est... Tiens, tout à coup, je me rappelle que, poussée par une chose ou une autre, j'ai oublié de dîner ! Mais, la voiture est à la porte, je mangerai à mon retour. Je vas, je reviens, je dine par un souper d'une tasse de thé. Je n'ai encore que moi pour me tenir